

Nathan Prochownik, *Mémoires barbelées. Et après...*¹

Par Hubert Néant, IA – IPR.

La famille Prochownik habitait Torun, sur la Vistule. Elle appartenait à la moyenne bourgeoisie. Le père tenait une fabrique de tiges et de semelles et possédait plusieurs magasins. Nathan, né en 1922, était le deuxième enfant.

La crise économique fait périlcliter l'industrie de la chaussure et, au début des années trente, le père émigre à Paris ; puis la famille le rejoint, impasse des Couronnes, à Belleville. Emploi précaire pour le père, déclassement social, adaptation difficile pour la famille qui va compter cinq enfants : Nathan vit tout cela et fait de son mieux à l'école.

Sur le conseil d'un animateur de patronage juif, il entre à l'Ecole d'agriculture et de mécanique de Contamine-sur-Arve, en Haute-Savoie. De 1936 à 1939, il vit donc en internat, observe, apprend. Muni de son diplôme, il est facilement embauché comme tourneur dans un atelier parisien de mécanique. Ses patrons l'associent aussi au travail du bureau d'études. Il a 17 ans.

Parallèlement, on assiste à l'éclosion personnelle et sociale du jeune Nathan, bien intégré à Belleville, apprenant à danser pour s'affirmer et se découvrant un vrai goût pour le swing.

1940 : après un bref passage par Aurillac et Bourges, Nathan retrouve son travail à Paris.

DEUX INTERNEMENTS À DRANCY

Un soir d'octobre 1941, la police arrête Nathan Prochownik et ses camarades dans l'atelier de cordonnerie qu'ils avaient aménagé pour danser. Les cinq d'entre eux qui ont 18 ans et sont Juifs sont amenés à Drancy. C'est la découverte du camp. Plus tard, devant la commission médicale, Nathan joue de son aspect malingre, prenant même le risque de repasser devant les médecins au nom de son ami Albert... Tous deux sont libérés début novembre.

Simple sursis. Car, à la suite de la rafle du Vél d'Hiv', qui entraîne l'arrestation de ses parents et de ses frères et sœurs plus jeunes, Nathan est interpellé dans la rue avec sa fiancée Julia, conduit au commissariat, puis à Drancy. Il y retrouve bientôt, temporairement et douloureusement ses deux frères et sa petite sœur ramenés de Beaune-la Rolande.

¹ PROCHOWNIK (Nathan), *Mémoires barbelées. Et après...*, Paris, L'Harmattan, coll. « Mémoires du XX^e siècle », 1995, 220 p

LES CAMPS

Entre l'été 1942 et l'automne 1943, Nathan Prochownik connaît successivement, et pour des durées variables, quatre camps (Ottmuth, Ratibor, Peiskreitchem, Borzigwerk). A Ratibor, le poignet cassé, il peut être admis au *Revier* et se reconstituer quelque peu. A Borzigwerk, qui abrite une usine de pièces détachées, il note : « C'est bien le seul endroit où j'ai vu s'appliquer un commencement de logique dans l'emploi de la main-d'œuvre que nous étions. »

Puis, d'octobre 1943 à janvier 1945, il est interné à Blechhammer, qu'il qualifie de « vraie petite ville ». Il rend bien compte du changement d'échelle et évoque « les plus folles rumeurs » qui couraient sur Auschwitz tout proche, en fait l'impensable réalité des assassinats. Parmi ses témoignages sur Blechhammer, remarquons la mise en scène d'une pendaison (p. 122), les bombardements du site au printemps 1944 (p. 123), la mise à feu par les Allemands de livres et d'objets du culte pris à des Juifs polonais récemment raflés (p. 129).

En janvier 1945, le camp est ouvert et les déportés poussés vers l'ouest. N. Prochownik donne alors un récit d'une marche de la mort -qu'il appelle, lui, la « longue marche »-, qui le conduit à Gross Rosen (les rescapés ne sont plus que 1200, sur les 4000 partis de Blechhammer), puis à Buchenwald. Il évoque ainsi les journées passées à ramasser les cadavres, les petites ruses et trouvailles pour se cacher, pour éviter les regroupements et évacuations synonymes de mort assurée (p. 164) ; ainsi que les réflexes de folie collective à la suite de l'entrée des troupes américaines (p. 173).

Revenu à Paris, Nathan Prochownik passe par Lutetia, puis connaît une période de réadaptation et de réflexion. Il se marie. Repris par ses anciens patrons (décolletage et boulonnerie), il cherche à s'émanciper et fonde lui-même une entreprise dans ce même domaine. Il devient très actif au sein des associations d'anciens déportés, décidant de participer à un voyage-pèlerinage en Pologne et à Auschwitz en 1986.

Il est décédé en 2000.

UN LIVRE D'UNE GRANDE PORTÉE

Dans ce livre très bien écrit, qui parle surtout de tragédies, passe un souffle d'optimisme. La personnalité atypique de N. Prochownik explique cette évidence. Le petit juif polonais s'est mué en titi du 20e arrondissement. Très tôt instruit des injustices que recèlent les sociétés humaines, sans naïveté et doté d'une intense envie de vivre, le témoin gratifie le lecteur de nombreuses mises au point parfaitement ciblées, qui rendent la découverte du livre encore plus attachante. **Evidemment, ces passages constituent une mine pour le professeur en quête de documents significatifs.**

DANSER POUR EXISTER (p. 38)

[...] Oui, j'avais acquis la classe. A dix-huit ans, j'étais à la mode des gens qui font la mode et je cultivais un petit quelque chose de désinvolte, agrémenté d'un brin de culot qui montrait que j'étais à la coule [...] La danse m'avait libéré. Chaque soir, « après l'turbin » comme on disait dans la fameuse chanson, je changeais de vie. Je quittais le monde du travail pour celui du plaisir, celui du prolétariat pour celui des beaux quartiers. A moi les endroits sélects –pas envie de fréquenter les bals populaires, la java n'était pas mon truc-, à moi les gens chic qui savaient ce que danser veut dire, à moi les copains et les copines ! Là, le petit émigré polonais maigre et désossé -50 kg pour 1 m 70 - devenait l'espace de quelques heures le Fred Astaire du swing !

L'IMPÉRATIF DU DÉPORTÉ : S'ÉCONOMISER (p. 83)

C'était mieux de ne pas avoir de gros besoins. Les hommes corpulents au départ maigrissaient rapidement, souvent de manière spectaculaire et leurs forces suivaient la même courbe. Un homme de 80 kg en perdait 20 dans les quatre premiers mois [...] Mais ce qui était le plus important, c'était de s'économiser continuellement, d'en faire sa préoccupation première. Bien sûr, il fallait trouver les postes les moins fatigants, mais en sachant donner l'impression qu'on bossait, mais surtout ne jamais se contenter d'un acquis, vivre aux aguets, avec une longueur d'avance, afin de pouvoir s'adapter à toutes les situations qui pouvaient surgir et prendre une décision en quelques secondes.

LES *KAPOS* (p. 95-96)

[...] Je ne pouvais m'empêcher de songer à Nasch. Etait-il devenu *Kapo* seulement parce qu'il voulait survivre, ou bien ce choix correspondait-il à un désir profondément enfoui en lui et qui soudain s'était révélé, désir de commander, d'exercer un pouvoir sur les autres ? Car les Allemands ne désignaient pas des hommes au hasard, les *Kapos* n'étaient pas tirés au sort, ils étaient sélectionnés par un œil avisé, et si quelqu'un refusait de jouer ce rôle, personne ne l'obligeait à le tenir ! En même temps, les motivations des candidats à cette fonction n'étaient pas toujours aussi basses : certains y voyaient certes la possibilité d'avoir des avantages –et qui aurait pu le leur reprocher- mais s'ils se montraient rudes, peut-être d'ailleurs pour donner le change aux Allemands, ils n'abusaient pas de leur pouvoir et se contentaient de nous encadrer, de surveiller notre boulot et de nous foutre la paix, souvent en fermant les yeux sur nos petites ruses pour survivre [...]

LES MARCHES DE LA MORT (p. 144 et 146)

Les gardiens tentaient de nous faire marcher plus groupés et, de temps en temps, on s'arrêtait pour attendre les traînants, pour recoller les morceaux, puis on repartait. Mais la discipline était devenue pratiquement inexistante. Nos bourreaux n'avaient plus le cœur à l'ouvrage.

Nous avançons ainsi, avec l'idée que notre vie allait sans doute se terminer bientôt, là, dans la neige, quand nous serions au bout de nos forces. Et c'est ce qui arrivait sans cesse. Les gars s'effondraient sur le bord du chemin et nous ne pouvions rien pour eux tant notre faiblesse était grande.

[...] Dans les jours qui suivirent, l'hécatombe s'est amplifiée, cauchemardesque. Un homme avec qui nous avons échangé un mot, un regard, quelques instants auparavant, pouvait s'effondrer subitement, arrivé soudain au bout du rouleau. Je suis persuadé que ceux qui tombaient ainsi n'avaient pas vraiment conscience de l'imminence de leur chute, tant la souffrance nous était devenue familière et notre marche automatique.

« UNE MAÎTRISE DE DÉPORTÉ SURVIVANT » (p. 183)

J'étais un rescapé de 23 ans. Rien de ce qui m'avait précédé dans le temps n'existait plus. J'étais le commencement de quelque chose d'autre, tout devait partir de moi.

Le prolongement que j'acceptais, c'était celui de l'expérience, cela seul me paraissait positif. Car enfin, je n'avais peut-être pas fait de grandes études, mais je possédais quelque chose de bien plus rare, une maîtrise de déporté survivant, un diplôme qui attestait qu'à 23 ans, j'avais fait l'expérience de la faim, de la peur, de la mort proche. J'avais connu la bassesse et la folie des hommes, la trahison pour un bout de pain et la générosité absolue, l'ignominie et le don de soi. De Contamine, j'étais sort cuirassé mais sans top d'expérience. Des camps je revenais avec cette étrange certitude que rien ne pourrait plus m'étonner, me heurter, ni me blesser. Rien. Jamais. En même temps, je savais qu'il me fallait vivre chaque heure à son heure, chaque jour à son rythme, léger comme l'oiseau [...]